

Expériences ...

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 5 février 1934

On a prétendu que notre ministère est fort, extrêmement fort, stable et profondément stable, en qui tout le monde a confiance et qui a confiance en tout le monde, sans qu'il y ait entre lui et le commun du peuple les liens qui existent d'ordinaire entre le gouvernant et le gouverné. Et l'on a prétendu qu'il tient la maîtrise de toute chose en Égypte, préservant pour le peuple toute sa sécurité et toute l'aisance et la tranquillité dont il a besoin sous son ordre, et qu'il n'avait réussi cela que parce qu'il tient la maîtrise des cœurs, la domination des âmes, l'emprise des sentiments, et le gouvernement des passions, ne commandant jamais au peuple sans que celui-ci obéisse, ne lui interdisant jamais rien sans qu'il s'en abstienne, ne voulant jamais rien sans que le peuple se hâte de l'accomplir.

On a prétendu, de plus, que ce ministère a des adversaires faibles, qui ne maîtrisent rien de leurs affaires, encore moins de celles des gens, sans aucune autorité sur eux-mêmes, encore moins sur les gens. Et l'on a prétendu que ces adversaires s'abusent eux-mêmes en prétendant qu'ils sont forts, et déclarent que le ministère les craint, redoute leur force, et que le ministère exagère sa peur d'eux, les surveillant de près et de loin, et n'épargnant aucun moyen, licite ou non, pour les séparer du peuple. Ils ont ensuite prétendu que le ministère avait voulu mettre fin à l'illusion de ces adversaires, anéantir totalement leurs arguments, et leur enlever jusqu'à l'espoir de s'accrocher aux franges de l'illusion et de goûter les plaisirs de l'imagination ; il leur accorda donc la permission, et annonça à tous qu'il les autorisait à aller et venir, à partir et revenir, à se déplacer comme il leur plairait, non seulement au Caire mais dans cette ville comme dans les autres, et jusqu'au fond des campagnes. Mais ces adversaires refusèrent d'accepter ce défi, et refusèrent de circuler entre les villes et les villages, car ils craignaient, s'ils le faisaient, que la preuve ne se dresse contre eux, jusque devant eux-mêmes, et que ne leur soient retirés ces plaisirs auxquels ils se cramponnent, et dont ils se consolent de l'échec et de la déconvenue qui les ont frappés.

Mais d'autres gens, dont nous ne savons d'où ils sont venus, ni d'où ils ont surgi, ni d'où ils sont tombés, sont apparus soudainement, et voilà que le peuple les aime d'un amour intense, qui l'a détourné entièrement

du ministère ; et voilà qu'ils deviennent pour le ministère une source d'inquiétude le jour, et une source d'insomnie la nuit ; et voilà que le ministère, regardant la situation, voit qu'il ne peut tenir devant ces gens apparus d'où personne n'attendait leur apparition, à moins de leur opposer la plus féroce hostilité, de leur livrer la guerre la plus violente, de les assaillir de toutes sortes de ruses et de force, et de leur dresser des pièges de duperie et d'artifice bien plus nombreux que ceux qu'il préparait autrefois pour ce corps politique qu'on appelait le Wafd, qui fut un danger et disparut, une crainte et fut levée.

Et le ministère entreprit, contre ces nouveaux adversaires, bien plus d'efforts qu'il n'en avait déployés contre les anciens, et voilà que les gens regardent, puis se demandent : le Wafd a-t-il été effacé, ou existe-t-il encore ? Le Wafd est-il mort, ou est-il encore vivant ? Ces adversaires ont-ils été anéantis, ou conservent-ils toute la force violente et la puissance redoutable qu'ils possédaient ?

Les gens regardent, et voient une province voisine du Caire soumise d'un coup à la loi martiale, et coupée des provinces qui la bordaient, parce qu'un certain homme veut la visiter, et que cet homme ne devrait pas la visiter. Et les gens regardent cet homme, et voient entre lui et le chef du Wafd, disparu et effacé, une ressemblance frappante, comme s'il n'avait ni changé ni varié, gardant sa silhouette et son apparence, sa voix et sa manière de parler, ses gestes et ses actes ; et les gens se disent : où sommes-nous ? Et que voyons-nous ? Nous pensions que l'âge des miracles était passé, et que les morts ne ressuscitent pas en cette vie. Et voilà que le Wafd qui est mort est encore vivant, et voilà que le chef du Wafd qui a échoué, et dont les cœurs s'étaient détournés, est encore triomphant, les cœurs se rassemblant à nouveau autour de lui ; et voilà que le ministère lutte encore contre ce dont il se plaignait jadis au sujet de ce Wafd, qui était un tourment au fond de soi, une boule serrant la gorge.

Les gens n'ont pas fini cette conversation qu'ils voient déjà une dame se préparer à voyager vers un coin de la Haute-Égypte, et voilà que le peuple qui l'entoure sent son âme s'élancer vers elle et son cœur battre pour elle, et son amour se précipiter vers elle, la couvrant de l'affection, de la vénération, du respect et de la fidélité qu'il porte en lui ; et voilà que le ministère résiste et s'y oppose, bloquant les gares, mobilisant ses forces, massant ses troupes, arrêtant des gens — et tout cela rappelle une dame que les Égyptiens aimaient jadis, et que les ministères combattaient, jusqu'à ce que sa cause s'affaiblisse entièrement, jusqu'à

ce que les gens l'oublient et se détournent d'elle, jusqu'à ce que son image s'efface de leurs cœurs. On l'appelait la Mère des Égyptiens ; et les gens regardent cette dame et se demandent entre eux : que voyons-nous ? Quelle ressemblance frappante entre cette dame et celle-là ! Et quelle ressemblance frappante entre la conduite du ministère envers elle aujourd'hui et la conduite des ministères envers celle-là autrefois !

Puis ils se disent entre eux : qui sait ? Peut-être est-elle elle-même la Mère des Égyptiens ! Personne ne l'a jamais oubliée, personne ne s'en est jamais détourné, aucune faiblesse ni aucune langueur n'a jamais touché sa cause ; c'est seulement le ministère qui s'est imaginé que sa cause avait faibli, et que son emprise sur les cœurs avait disparu.

Et c'est ainsi que les expérimentateurs se réveillent d'un profond sommeil, et se libèrent de rêves agréables, et deviennent certains que l'effort qu'ils ont dépensé a été perdu en pure perte, et que l'effort qu'ils dépenseront encore sera tout aussi vain, et que l'Égypte a été, et restera, tout entière acquise au Wafd, au chef du Wafd, et à la Mère des Égyptiens, sans qu'aucune puissance ne puisse l'en détourner, quelle que soit sa force, quelle que soit la durée du temps qui s'étire devant elle, et quelle que soit l'aide et le soutien qui lui sont accordés.

Mais les expérimentateurs, malgré tout cela, ne cessent pas leur expérience, et n'ont pas honte de la poursuivre ; car reconnaître la défaite leur pèse plus que la défaite elle-même, et se résigner à la déconvenue leur est plus facile que la déconvenue elle-même. Ils résistent donc et s'opposent, tout en étant convaincus, entre eux-mêmes et en eux-mêmes, et entre eux et les gens, qu'il n'y a pour eux aucun profit dans la résistance, ni aucun avantage dans l'opposition ; puis ils s'habituent à cette lutte sans fin, et à cette résistance qui ne sert à rien, jusqu'à s'y accoutumer tous deux, et à les considérer comme un homme considère un métier qui n'a en lui ni bien ni profit, sinon qu'il l'aide à vivre, à supporter l'existence, et à passer le temps.

Voilà exactement ce que nous vivons aujourd'hui : des expériences auxquelles les ministères sont poussés, et auxquelles l'Égypte est poussée, dans lesquelles les ministères perdent des efforts qui auraient pu être féconds, et dans lesquelles l'Égypte perd un temps qui aurait pu être utile ; et il devient clair, pour les divers ministères comme pour l'Égypte, que ces expériences ne sont que vanité, futilité, et gaspillage de ce qui ne devrait jamais être gaspillé. Mais les Anglais poursuivent leurs expériences, car en quoi leur importe-t-il que les efforts des ministères

soient perdus ? En quoi leur importe-t-il que le temps de l'Égypte soit perdu ? C'est précisément de ce que les ministères perdent en efforts qu'ils profitent, et c'est précisément de ce que l'Égypte perd en temps qu'ils profitent.

Le blâme, tout le blâme, retombe sur ces ministères qui voient l'échec des expériences et persistent pourtant à aider les Anglais à les mener, qui voient les efforts perdus et persistent pourtant à réaliser les espoirs des Anglais à cet égard, qui voient le temps de l'Égypte gaspillé et persistent pourtant à en tenter les Anglais davantage. Pourquoi ? Parce qu'ils veulent conserver le pouvoir, et parce qu'ils veulent garder entre leurs mains les postes de l'État. Sinon, dites-moi, qu'attend le ministère actuel de tout cet effort violent qu'il déploie, de tout ce temps précieux qu'il gaspille, et de tout ce grand mal qu'il expose le pays à subir, alors qu'il a vu d'autres ministères faire bien plus que ce qu'il a fait, sans rien obtenir, sans aboutir à rien, sans gagner l'approbation des Anglais, et encore moins celle des Égyptiens ?!

À quoi a servi tout cet effort que le ministère a dépensé pour empêcher le chef du Wafd de visiter la Qalyoubiya, et pour restreindre la visite de la Mère des Égyptiens à Assouan ? Qu'en attend-il ? Et qu'a gagné Sidki Pacha à tenter cela ? Rien ; ce n'est qu'une vie qu'il faut endurer, des efforts qu'il faut dépenser, et du temps qu'il faut gaspiller.

Et voici que les nouvelles d'Assouan nous rapportent ce qui s'est passé comme affrontement entre la police et le peuple, comme arrestations de dizaines de personnes, comme fermeture par des barrières et des chaînes de l'hôtel où séjournait la Mère des Égyptiens, et comme filature de sa voiture, à l'aller comme au retour. Les nouvelles d'Assouan nous apportent tout cela — alors qu'en gagne le ministère ? Et qu'espère-t-il en gagner ? Cela ne démontrera à aucun Égyptien, ni à aucun Anglais, sa force, la rigueur de sa fermeté, ni sa capacité à maintenir l'ordre et à préserver la discipline. Car l'opinion des Égyptiens, et l'opinion des Anglais, sur ce point, est bien connue ; rien de tout cela ne prolongera sa vie, rien de tout cela ne lui conservera les postes du pouvoir, rien de tout cela ne l'aidera à se maintenir ; car un autre ministère a fait de même, et n'en a tiré aucun bien, n'en a profité en rien, et est tombé du pouvoir comme il y avait bondi, n'étant aimé de personne, ni pris en pitié par personne.

Dieu n'a-t-il donc pas encore permis à l'Égypte que ses affaires soient dirigées par des hommes qui n'aiment pas gaspiller le temps, ni

dépenser leurs efforts en ce qui ne sert à rien, et qui ne considèrent pas le pouvoir comme une fin pour laquelle il faut endurer fardeaux et épreuves, mais le considèrent plutôt comme un moyen par lequel les fardeaux et les épreuves sont levés de la nation ?!